

Amanda Louise

# **Le su d'Hélène**

Amanda Louise

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-227-6212-0

© Amanda LOUISE

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu  
de ce livre.

Le su d'Hélène

***À Meriem B.***

*Belle comme Hélène*

*Magique comme Hélène*

*Dont la présence a illuminé chacun de mes mots*

*Dont l'absence a obscurci chacun de mes maux*

Amanda Louise

## Table des matières

<i>Prologue</i> .....	7
<i>I - Celle qu'il n'aurait pas dû rencontrer</i> .....	9
<i>II - Ceux qu'il n'aurait pas dû étudier</i> .....	119
<i>III - Celle qu'il devait choisir</i> .....	225
<i>IV - Celle qu'il ne pouvait pas élever</i> .....	321
<i>Celle qu'il ne pouvait pas quitter</i> .....	399

Amanda Louise

## Prologue

Jacqueline avait toujours eu beaucoup d'ambition pour elle-même. Mais elle était née Lutrie, patronyme sans célébrité ni panache. Elle était aussi née sans relations. Elle avait pourtant encouragé son mari, un habile menuisier, à développer son entreprise et à se faire connaître. Mais l'entreprise n'avait pas décollé faute de talents commerciaux. En plus, peu de temps après la naissance de leur fils Benoît, le menuisier était mort dans un accident d'automobile en revenant d'une livraison. Ce malheur fut pourtant une chance pour Jacqueline qui succomba rapidement aux charmes du fringant capitaine Croix-Saint-André, un client de son défunt mari. Déjà le nom valait cent fois celui de Lutrie, et le capitaine avait de belles chances d'avancement. Hélas, pour une raison ou une autre, la carrière du militaire fut stoppée au rang honorable certes de lieutenant-colonel mais pas de colonel plein et encore moins de général. Pauvre Jacqueline qui aurait tellement aimé se faire appeler Madame la Générale !

Elle reporta alors toutes ses ambitions sur son fils. Elle lui fit faire les études les plus prometteuses dans les établissements les plus sélectifs.

Maintenant, Benoît avait 28 ans. Il était célibataire. Il avait réussi grâce aux conseils de sa mère à rentrer à la Banque, et la Banque n'était-ce pas la référence en matière de banque ? Sa mère

## Amanda Louise

l'y voyait déjà Directeur Général. Pour l'instant, il était spécialiste des montages spéciaux internationaux, ce qui sonnait déjà bien. Encore quelques années dans ce poste et il pouvait espérer un avancement alléchant. Sa carrière maintenant sur les meilleurs rails, Jacqueline se préoccupait de lui trouver la femme idéale. Aussi faisait-elle pleuvoir sur lui autant qu'elle le pouvait les invitations à des soirées pour rencontrer des filles "bien".



## **I - Celle qu'il n'aurait pas dû rencontrer**

– N’oublie pas de mettre une cravate, lui avait dit sa mère.

C’était la dernière des recommandations que Benoît avait reçues de sa mère après avoir entendu :

– N'arrive pas trop tard, ce n'est pas poli.

– Va saluer Totoche.

– Remercie-la en partant.

– Ne bois pas trop, je ne veux pas qu'on te prenne pour un alcoolique.

Mais tous ces conseils accompagnaient surtout la maternelle pression l'enjoignant d'aller à la soirée organisée par son amie Jeanne-Andrée, appelée respectueusement Totoche par ses innombrables amies. Totoche, marieuse dans l'âme, n'avait comme seule occupation dans la vie, mais aussi comme seule destinée pourrait-on dire, que d'organiser des soirées "pour que ces jeunes personnes puissent mieux se connaître".

Benoît était le genre de garçon qui avait tout pour faire de la soirée de Jeanne-Andrée une de ces soirées réussies où les filles de bonne famille viendraient se presser dans l’espoir de danser avec lui et plus, bien sûr, si possible. Pourquoi Benoît avait-il dit oui à sa mère ? Parce qu’il était un bon fils, parce que sinon elle lui aurait encore et encore posé la question, parce qu’il se disait

que le plus simple c'était de dire oui et de trouver une excuse. Et finalement il allait dans ces soirées pour se changer de l'ambiance ultra-compétitive de la Banque, pour les boissons bien présentes et parce qu'ainsi il faisait plaisir à sa mère qui n'avait de cesse de le voir marié : à 28 ans, c'est déjà si tard !

C'est pourtant sans cravate qu'il pénétra dans l'appartement cossu en plein centre de Paris : hauts plafonds, tableaux originaux, meubles anciens, parquet ciré, éclairage ajusté et filles en robes colorées. Benoît évita de remarquer qu'il avait déjà vu les mêmes robes lors des précédentes soirées : dans ces milieux bourgeois, ce n'était pas parce qu'on voulait un bon mari qu'on pouvait disposer d'un gros budget. Mais il ne put éviter de remarquer qu'il avait déjà rencontré toutes ces filles de bonne famille. Il n'en alla pas moins remercier Jeanne-Andrée pour son invitation qui le poussa vers le bar avec un " Servez-vous " qui voulait tout dire.

Une fois de plus, Benoît maudit sa mère en silence : " Mais qu'allait-il faire dans ces soirées ? ". Il savait bien que ce n'était pas là qu'il trouverait l'amour, celui qui fait palpiter les cœurs et oublier le reste du monde. Non, l'amour dans cet appartement magnifique n'était pas l'amour magnifique, c'était un amour infusé dans les fusions et acquisitions et alimenté par la vénération de l'argent, l'espoir de la réussite, le mélange des sueurs et l'attente forcenée de la progéniture, de préférence masculine.

Afin de pouvoir raconter quelque chose à sa mère, Benoît se promena dans les autres salles de l'appartement : une chambre avait été transformée en garde-robe, une autre servait de lieu de conversation intime, la cuisine était remplie de jeunes femmes qui

## Le su d'Hélène

préparaient des canapés en tartinant une pâte sur des petits toasts carrés. C'étaient visiblement des invitées qui démontraient leur docilité sociale et leurs capacités culinaires tout en faisant bien attention de ne pas salir leurs belles robes de sortie. Benoît les connaissait presque toutes.

Il y avait là une jeune femme qu'il ne connaissait pas. Elle n'était pas aussi bien habillée que les autres. Elle le regarda et lui la regarda. Benoît quitta la cuisine. Il alla présenter ses remerciements sous forme d'excuse à Jeanne-Andrée : "une semaine harassante", "difficile d'oublier tout le stress", "seulement besoin de dormir", "merci pour l'invitation", "le cocktail de fruit vraiment très original", "mais il est déjà tard".

Jeanne-Andrée ne montra pas trop sa déception et Benoît put enfin s'en aller. La jeune femme l'attendait sur le pas de la porte. Ils descendirent l'escalier ensemble, puis sortirent dans la rue ensemble. Benoît lui prit la main. Ils marchèrent côte à côte jusqu'à la voiture.

Comme ils arrivaient à la voiture, Benoît s'arrêta et dut lâcher la main de la jeune femme.

– Je m'appelle Benoît, dit-il en se tournant vers la jeune femme.

Alors, se tournant vers lui à son tour, elle lui montra son collier. C'était un simple fil argenté qui soutenait un motif lui aussi argenté que Benoît lut : Hélène.

Il lui ouvrit la portière, puis monta de son propre côté et prit le volant. Il la conduisit jusqu'à son appartement. Ils montèrent ensemble dans l'ascenseur. Il lui ouvrit la porte de son

## Amanda Louise

appartement. Il la porta dans ses bras pour passer le seuil de son appartement, traversa le salon et la mena jusqu'à la chambre. Il en repoussa la porte. Elle l'embrassa. Il l'embrassa. Il la déposa et l'enlaça. Enlacés, ils basculèrent sur le lit et enlacés, ils s'entrelacèrent pour ne faire plus qu'un. Ils entrèrent dans une extase que la soirée leur avait réservée à eux seuls.

Cette nuit, Benoît trouva un nouveau sommeil.

Quand il se réveilla, il était seul dans le lit. Il enfila sa robe de chambre pour aller dans la cuisine. Elle était là, en train de faire du café. Nue. La lumière du matin jouait sur ses cheveux désordonnés, sa peau lisse, ses petits seins, son ventre à peine bombé, sa toison claire, ses cuisses. Elle était parfaite. Elle tendit une tasse du liquide tout chaud à Benoît qui le goûta doucement. Il sourit pour lui dire qu'il était vraiment bon.

Elle attendit que Benoît finisse son café en le regardant et en le regardant la regarder par-dessus sa tasse. Puis elle le prit par la main et le reconduisit dans le lit où ils entrelacèrent leurs corps comme la nuit précédente pour entrer dans une nouvelle extase. Pour finir, Hélène sauta du lit, fila vers la salle de bains, n'y resta qu'un instant et sortit de l'appartement.

Benoît prit alors possession de la salle de bains, savourant l'eau chaude et sa nouvelle situation. Il savait avec certitude qu'Hélène allait revenir. Puis il s'habilla. Il commença à ranger son appartement qui faisait maintenant vraiment trop appartement de célibataire : des vêtements qui traînaient, des assiettes et des bols dans le salon, des serviettes sales dans la chambre. Benoît eut

## Le su d'Hélène

fugitivement honte de lui puis il comprit qu'Hélène ne lui en voudrait jamais.

Hélène rentra bientôt avec un filet à provisions rempli. Elle eut un sourire quand elle vit Benoît en train de mettre hâtivement en ordre son appartement et il lui rendit pauvrement son sourire.

Hélène alla dans la cuisine. Benoît continua un peu de ranger puis il alla dans la cuisine pour voir Hélène préparer le repas. Ses gestes étaient tout simples, mais chacun était parfait. Rester là, à ne rien faire d'autre que la regarder, était un vrai plaisir, une sorte de danse magique, lente et mesurée. Benoît resta donc comme ça et Hélène continua à se laisser admirer. Pendant ce temps que l'esprit ne peut compter le déjeuner prit forme : salade à base de petites tomates, pâtes aux lardons, ananas en tranches. Puis Hélène mit la table et Benoît continua à la regarder. Il était maintenant temps de déjeuner : ils s'assirent et se regardèrent déjeuner. Puis ils se raccompagnèrent l'un l'autre dans la chambre pour être ensemble. Entrelacés.

L'après-midi passa en un instant. Le dîner passa comme le déjeuner. Ils finirent la soirée devant la télévision, pas pour la voir mais pour être ensemble. Puis ils retournèrent à la chambre parce que c'était là où ils étaient le mieux.

En se réveillant, Benoît pensa qu'Hélène avait envie d'aller se promener. Il descendit à la boulangerie pour acheter le nécessaire du matin et du midi. Puis il remonta. En rentrant dans l'appartement, Hélène vint à sa rencontre en se déshabillant, puis elle le déshabilla pour entrer dans une douche qui ne finit que quand le ballon d'eau chaude fut complètement vidé. Alors, ils se

séchèrent, se rhabillèrent et Benoît conduisit Hélène par une main dans la voiture avec son paquet de sandwiches et de pâtisseries dans l'autre. La voiture les conduisit à une forêt toute proche. La forêt les conduisit par des sentiers tout pleins de boue dans les espaces avec des arbres : des jeunes, des tombés, des vieux, des élagués. Mais qu'importe ? Hélène et Benoît profitaient du silence et de l'isolement. Ils mêlaient en silence leurs pensées et leurs transpirations comme s'ils ne l'avaient jamais fait aussi parfaitement jusqu'ici. Le vert les entourait de sa protection et la brise leur murmurait le chant profond de la nature.

Avisant un large tronc d'arbre, Benoît s'assit, puisa dans son paquet, étala quelques serviettes en papier et y déposa les sandwiches. Hélène partagea les morceaux de pain en deux et ils dévorèrent les mêmes sandwiches en même temps. Puis ils finirent la même bouteille d'eau. Benoît ramassa les serviettes maintenant vides et ils repartirent. De temps en temps, ils croisaient un autre marcheur ou une autre troupe de marcheurs et ils se saluaient de loin et en silence juste avec la tête. Insensiblement, le ciel s'assombrit, il était temps de retrouver la voiture et de réintégrer l'appartement. Comme Hélène y rentrait la première, Benoît en passant derrière elle, admira de nouveau la grâce de sa démarche et sa silhouette parfaite. Même après une journée de marche dans la boue elle restait inchangée, incomparable. Et Benoît se sentit heureux jusqu'au fond du cœur.

En fin d'après-midi, Benoît reçut un appel téléphonique de sa mère, Jacqueline :

— Bonjour mon chéri, comment vas-tu ?

## Le su d'Hélène

– Ça va, maman.

– Tu es bien passé à la soirée de ma chère amie, Totoche ?

– Oui, j'y suis passé comme je te l'avais dit.

– Je le sais parce qu'elle me l'a dit. Elle m'a dit aussi que tu n'étais pas resté longtemps. Juste un petit tour et puis s'en va.

– J'étais crevé, tu sais le travail à la Banque.

– Ce sont les mêmes excuses que ton père et je ne les ai jamais crues. En plus la Banque ce n'est pas une excuse, si tu étais sur des chantiers ou dans l'informatique à la rigueur, mais la Banque ! Et puis tu oses me mentir. Totoche m'a dit que tu étais reparti avec une fille et elle m'a aussi dit que ce n'était pas une fille si bien que cela.

– Et si cette fille, comme tu as la gentillesse de l'appeler, était dans mon appartement ?

– Tu me dis cela pour me faire enrager. Je sais que ce n'est pas possible. C'est une fille amenée par une amie d'une amie et qui ne devait pas rester. Qui n'aurait pas dû venir, en fait. Totoche m'a dit qu'elle était habillée de façon absolument quelconque.

– Et si le genre quelconque me plaisait ? Il faudrait que tu t'y fasses ?

– Arrête de me taquiner. C'est impossible. À la façon dont Totoche me l'a décrite, c'est juste inconcevable. Une fille qui ne met pas de tenue habillée pour aller à une soirée...

– Et si je l'aimais ?

Amanda Louise

– Là, ce n'est plus être taquin, c'est dire des idioties. Cette fille n'est absolument pas pour toi. Tu as besoin de quelqu'un qui t'aide à tenir ton rang de cadre supérieur et qui te fasse progresser dans la société. L'amour c'est bien et tu as dû avoir l'occasion de tomber dedans mais maintenant que tu as une situation, l'amour ce n'est plus suffisant. Comment une femme sans éducation...

– Comment sais-tu qu'elle est sans éducation ?

– C'est ce que m'a dit Totoche. La vérité, c'est qu'elle était un peu vexée ; déjà que tu n'es quasiment pas resté mais qu'en plus tu repars avec la seule fille qui n'était pas invitée et qui n'avait rien à faire là.

– Je suis désolé, mais cette fille, qui doit bien avoir un prénom...

– Ne me dis pas que tu le connais !

–... cette fille comme tu l'appelles est très gentille et cela a été un plaisir de la raccompagner.

– Tant que tu n'as fait que de la raccompagner !

– Je suis donc désolé pour toi, pour cette fille puisque tu tiens à l'appeler comme ça, pour Totoche, mais j'ai trouvé la soirée chiante et j'ai pris la résolution de ne plus aller dans ces soirées. Le meilleur qu'on puisse y faire, c'est de prendre une cuite !

– Ne dis pas de choses comme ça. Ce sont des gens très bien ! Et comment te marier, autrement ?

– Maman, je te dis seulement que je vais arrêter ces mondanités sans intérêt. Les filles, je les ai toutes rencontrées. Elles ne rêvent que d'une maison, de 3 enfants et d'un chien.



## Le su d'Hélène

– Il n’y a pas de mal à cela !

– Non, sauf que ce n’est pas mon rêve. Le mariage viendra, s’il doit venir. L’amour viendra comme il doit venir, sans être annoncé, avec une personne que je ne choisirai pas sur catalogue et qui ne me choisira pas à cause de ma situation, de mon nom, de la situation de papa ou de ta réputation de femme parfaite.

– Tu parles comme un petit garçon.

À ce moment-là Hélène entra et Benoît manœuvra pour achever la conversation.

– Alors, le petit garçon te dit comment il voit sa femme en train d’entrer silencieusement dans son salon : pas coiffée, pas maquillée, dans un chemisier déjà porté avec une petite culotte et rien d’autre. Mais aussi des grands cheveux blonds, une petite bouche faite de lèvres roses, des joues blanches et douces, un front tranquille, des yeux aux sourcils arrondis, un cou lisse et juste assez grande pour m’embrasser le haut de la poitrine sans se mettre sur la pointe des pieds.

– Là tu n’es plus idiot, tu es indécent, alors je te laisse à tes illusions.

Là-dessus, Hélène qui savait bien qu’on parlait d’elle, sourit à Benoît et alla dans la cuisine. Benoît la regarda s’en aller. Aurait-il pu dire à sa mère que les habits étaient sans importance ? qu’Hélène serait toujours parfaite ? que sa situation était complètement changée ? que seuls les instants présents comptaient ? que l’avenir n’importait plus ?

Ils raccrochèrent chacun de leur côté.

Benoît s'était arrangé pour ne pas laisser filtrer d'informations, ni qu'elle était là, ni son nom. Mais pour combien de temps ? Il savait avec certitude que Jacqueline reviendrait à la charge. Son fils marié et bien marié était le rêve de toujours de sa mère. Évidemment, elle qui était née Lutrie et non Croix-Saint-André, qui avait conquis son nom de haute lutte et qui avait tout fait ce qui était possible dans les limites de sa morale chrétienne pour favoriser la carrière de son mari, ne pouvait pas avoir d'autre rêve.

Le week-end était fini. Il était temps d'aller travailler. Lundi matin, Benoît regardait Hélène s'habiller. C'était une expérience qu'il goûtait pour la première fois : boucler un soutien-gorge tout léger, enfiler un tee-shirt tout ce qu'il y avait de banal, enfiler un pantalon des plus quelconques mais c'était Hélène qui les mettait. Pour la première fois, ils allaient partir au travail ensemble. Benoît n'attendit Hélène qu'un instant. Déjà, elle était prête et elle lui prenait la main. Ensemble, ils prirent l'ascenseur.

Mais quand ils se retrouvèrent dans la rue, Hélène lâcha sa main, elle frotta son front contre celui de Benoît et elle plongeait son regard dans les yeux de Benoît avec un sourire triste et plein de gentillesse qui signifiait qu'ils devaient se séparer. Benoît lui rendit son sourire tout en essayant de le rendre enjoué. Alors le sourire d'Hélène se mua en un sourire plus profond et en quelque sorte plus définitif : ce n'était pas uniquement aujourd'hui qu'ils devaient aller chacun de leur côté au travail, ce serait tous les autres jours. Ils n'échangeraient jamais sur leur travail respectif parce qu'il y avait tellement d'autres choses à partager, plus belles, plus intimes, plus secrètes, plus profondes.

## Le su d'Hélène

Les jours suivants se répétèrent comme un rêve pour Benoît. Partir le matin en sachant que le soir serait magique. Travailler dans la journée en pensant à tout moment à Hélène, son Hélène, sa très chère Hélène, sa très chère et très belle Hélène et chacune de ces pensées était comme une fenêtre ouverte sur un autre monde lointain et à portée de main. Rentrer le soir en sachant que la journée ne faisait que commencer, que les corvées avaient été faites pour que le meilleur reste maintenant. Chaque soir ils dînaient en jouissant de partager les mêmes aliments, de se mirer dans les yeux de l'autre, de se coller l'un contre l'autre devant un spectacle télévisé sans importance avant de s'entrelacer pour finir la journée.

Ce second samedi matin-là, il faisait beau, beau comme il peut faire beau en un début de printemps, un peu froid mais très clair, avec un air qui était transparent avant d'être bleu. Benoît s'est levé tôt maintenant qu'il n'était plus de corvée de sortie le vendredi soir. Il descendit à la boulangerie pour acheter des pains au chocolat. En rentrant, Hélène avait déjà préparé le café. Elle l'embrassa tendrement et ils prirent leur petit déjeuner ensemble dans la cuisine, savourant le bruit du café qui grésille dans les tasses et des pains qui croquent sous la dent. Puis ils allèrent prendre une douche, c'est aussi un plaisir qu'ils pouvaient se permettre les jours de week-end quand ils pouvaient prendre le temps d'être ensemble. C'était partager la chaleur de l'eau. C'était être ensemble pendant que l'eau les séparait de l'agitation du monde en les enveloppant de sa chaleur fluide. Puis ils

s'habillèrent et Benoît prit Hélène par la main pour l'emmener à sa voiture. Il prit le chemin de la forêt.

Dans la voiture, il se sentit bizarre : avoir Hélène à côté de lui, ne pas pouvoir la regarder, la sentir, ne pas pouvoir la caresser, ne pas pouvoir l'embrasser. Pourtant ce n'était pas la première fois, mais là cela le gênait. Puis Hélène mit sa main sur sa cuisse, doucement. C'était sensuel, bien sûr, mais c'était autre chose, une façon d'approuver ce qu'il avait fait, de le remercier aussi, de lui dire qu'elle était avec lui et qu'elle l'embrasserait si elle le pouvait.

La présence d'Hélène faisait de la voiture un espace à part, une sorte de coquille qui les séparait de la circulation en les enveloppant de sa chaleur silencieuse.

Puis ils sortirent se promener. Ils goûtèrent au murmure du vent dans les branches, au crissement des pas sur le sable, à l'étendue de l'espace, au contact de leur main dans la main de l'autre, au calme des arbres immobiles et innombrables. Ils y goûtèrent longtemps.

En rentrant, Benoît arrêta la voiture devant un restaurant. Il voulait faire plaisir à Hélène en lui évitant d'avoir à tout préparer au retour. Mais en arrivant sur le seuil, les bruits de la salle vinrent les frapper : ils étaient vraiment très forts. Alors Benoît regarda Hélène et il lut dans ses yeux qu'elle n'avait pas envie d'y aller. Ils se sourirent et reprirent le chemin de la voiture puis de l'appartement.

À l'arrivée, Benoît déposa Hélène à la supérette, gara sa voiture au parking et commença à ranger la chambre. Puis ils